

Juste Olivier à Lausanne

Autor(en): **Bridel, G.-A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 26

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206942>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

JUSTE OLIVIER A LAUSANNE

A l'occasion de l'inauguration, samedi 2 juillet prochain, du monument élevé à Lausanne, promenade inférieure de Derrière-Bourg, à la mémoire de Juste Olivier, et en réponse à une question posée dans un de nos numéros de février dernier, nous recevons la lettre suivante :

* * *

Mon cher *Conteur*,

C'est avec plaisir que je viens te dire que je suis en mesure de répondre à la question de ton correspondant du mois de février dernier touchant la maison habitée quelque temps à la rue d'Etraz par Juste Olivier.

Grâce à la bienveillance de M^{me} Bertrand-Olivier, fille du poète, qui a recherché dans ses papiers de famille ce qui concernait ce point spécial, nous savons aujourd'hui que c'est au *numéro 15* (ancien) de la rue d'Etraz que Juste Olivier a vécu en 1833 et 1834, c'est-à-dire après les années passées à Neuchâtel et au moment de son entrée en charge comme professeur d'histoire à l'Académie de Lausanne.

La maison porte aujourd'hui le *numéro 16*, c'est la dernière de la rangée à gauche en sortant de ville, avant la campagne de Villamont.

Olivier ne doit pas être resté très longtemps en Etraz, car c'est bien son domicile de Martheray, N° 28 actuel, qui est resté le domicile le plus connu de Juste Olivier.

Reçois, mon cher *Conteur*, etc.

G.-A. BRIDEL.

N. B. — Le N° 28 actuel de la rue Martheray, où Juste Olivier a demeuré probablement dès 1834 et jusqu'à son départ de Lausanne en mai 1846, portait alors le N° 34 de la même rue.

LA FIANCÉE DE JEAN-DANIEL

La petite histoire contée ici est d'une absolue authenticité. Ce petit drame — car c'en est un, après tout — s'est déroulé dans l'une de nos localités vaudoises, à la campagne. Plusieurs de nos lecteurs auront sans doute dans la mémoire quelque cas semblable ou approchant, car la crédulité humaine n'a pas de bornes, pas plus d'ailleurs que l'imprudente vanité.

Ce dont nous sommes presque certain, c'est que le récit de l'aventure de Jean-Daniel Grufet ne corrigera personne. D'autres iront gaiement se prendre au piège, sans le dire.

Jean-Daniel Grufet était un bon garçon, un peu simplet tout de même, un beau garçon bien planté, large d'épaules, sans embonpoint de mauvais aloi, aimant à rire et un peu aussi à se moquer du prochain. Il avait, comme on dit, du caquet, et bien qu'il se l'eût fait rabattre plus d'une fois, la langue était demeurée agile. Comme Jean-Daniel était artilleur, il considérait volontiers le reste de ses contemporains du haut de son artillerie, avec quelque supériorité. Bon cœur, bon camarade, somme toute, et très aimé.

Il était l'aîné de quatre enfants. Le second, Louis, avait vingt-cinq ans et travaillait avec le père, comme notre héros. Le vieux Grufet possédait bien, de son chef, quelques vignes et il en « faisait », aidé de ses deux garçons, pour plusieurs propriétaires. Des deux filles, l'une était en place à la ville, l'autre tenait le ménage avec la mère. On n'était pas riche, mais on vivait, bien qu'il fallut souvent « tirer le diable par la queue ».

Jean-Daniel venait d'atteindre ses vingt-huit printemps, sans avoir sérieusement courtisé aucune fille. Ce n'était pas à dire que notre artilleur ne songeât pas à convoler en justes noces. Plus d'une fille de son village et même des environs n'eût pas mieux demandé que de devenir M^{me} Jean-Daniel. Mais c'était la mère Grufet qui éloignait les candidates. Elle était peu commode.

Pour tout dire, sur ce chapitre, notre garçon en voulait faire à sa tête. Il avait de l'ambition, cette ambition cachée et muette qui fait faire autant de folies que l'autre. Il lui fallait une héritière, du relief, une belle dot. Il tenait à éblouir.

Mais où et comment dénicher l'oiseau rare ? Un jour, à Lausanne, dans un café où il dégustait lentement son « demi », Jean-Daniel mit le nez dans la quatrième page d'un de nos grands quotidiens. Il y lut l'annonce énigmatique et troublante qu'on peut lire un peu partout, car le même piège est toujours tendu à la même adresse, ce qui prouve que le métier est bon et que la crédule bêtise de l'humanité n'est pas près de s'éteindre.

La « demoiselle » résidant dans un grand centre de l'Allemagne, ne dissimulait pas une « tare », à l'effet, sans doute, de se rendre plus intéressante. Elle désirait se marier à un honnête homme, « pas trop jeune », présentant bien et ne tenait nullement à la fortune. A vrai dire, cette aimable personne avait sujet de se montrer désintéressée, car sa dot — elle n'oubliait pas ce détail — se montait à 300,000 marks.

Notre artilleur sourit et se dit que c'était une blague. En y réfléchissant un peu, il en vint à considérer les choses autrement. Après tout, ce pouvait être vrai ! On ne fait jamais rien si l'on se méfie de tout. Bref, il résolut d'écrire ! Il entra chez lui, tint son dessein secret, écrivit de sa plus belle écriture, joignit à la lettre sa photographie en artilleur, expédia le tout et attendit, le cœur battant.

La réponse ne tarda pas. C'était une missive en français très germanisé, mais très intelligible, signée d'un nom aux trois quarts illisible, l'adresse donnée dans l'annonce du journal devant être utilisée pour la réponse. Cette signature laissait pourtant distinctement percer un « von », ce qui électrisa Jean-Daniel. La « demoiselle de bonne famille » disait que lettre et photographie lui avaient beaucoup plu, mais que, le mariage étant chose sérieuse, elle désirait d'autres éclaircissements sur le lieu d'habitation, sur la famille, sur les distractions de l'endroit, sur le genre de vie qui lui serait fait. Elle serait — ajoutait-elle un peu négligemment — bien aise de savoir si le jeune homme avait un peu d'argent disponible, lui appartenant en propre, et combien ? Il ne fallait pas interpréter déplorablement cette dernière question, mais la prendre comme un « commencement de charmante intimité confiante ». Elle-même, ne révélait-elle pas sans réticences le montant de sa fortune et la « tare » de famille, une naissance irrégulière ?

Notre futur époux répondit comme il put, colorant, hélas ! le tableau, y introduisant cette note de poésie que chaque âme humaine, même la plus prosaïque, sait trouver à certaines heures de la vie. Sur la question de l'argent en réserve, il fut sincère : il possédait trois mille francs, argent placé dès l'adolescence et « petit bout d'héritage » fait d'une vieille tante, « le tout bien à lui » et à la banque.

Cette seconde lettre jetée à la boîte, Jean-Daniel vécut de fièvre. Il travaillait comme toujours, mais il n'entendait pas ce qu'on lui disait. La mère Grufet commença à s'alarmer, le croyant sur le chemin de la « détraque ».

(A suivre.)

A. V.

DICTION

AUTREFOIS on disait tout simplement : *reciter* ou *déclamer*, et, à part M^{me} Ernst, qui venait tous les ans nous dire l'*Etoile qui file, file et disparaît*, la profession était à peu près inconnue. Aujourd'hui, le mot est devenu pompeux en se changeant en celui de *diction*, voire même : *l'art de bien dire*, et une carrière moderne s'est créée; le métier est lucratif, le maître est bien vu, et aussi bien mis,

quoique un brin de romantisme apparaisse en sa tenue. Brin bien minuscule, une brindille : cravate originale, barbe longue, cheveux à la Théophile Gautier. Et cela a si bon effet de rejeter en arrière, d'un coup de tête, la crinière léonine, que le feu du débit, l'enthousiasme, l'inspirâââtion ont un peu désordonnée.

En général, le maître de diction a cotoyé la littérature. Il a commis des vers et quelque prose. Il a vousoyé la Muse, et dédié, jadis, à Victor Hugo, un sommet pondu sur le pupitre du collège. Il a rêvé la gloire, les éditeurs et le bouquin corps 9 elzévirien, couverture jaune, à 3 fr. 50. Des revuettes et des follicules publièrent ses œuvres. Une société d'amateurs complaisants joua un de ses drames : *Moïse*, qui sait même si un jour il ne rêva les succès de l'acteur célèbre, les lauriers de Coquelin, de Mounet-Sully ?

Et puis les désillusions sont venues, les poèmes ne nourrissent pas leur homme, on le sait

Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture,

Mais sa bonté s'arrête à la littérature,

les planches encore moins, et notre garçon, voyant qu'il ne pouvait tremper la soupe aux frais de son éditeur, renonça bravement à ses propres rimes et au pourpoint tailladé pour revêtir une redingote et débiter les rimes d'autrui.

Très grave, un peu pontifiant, le geste sobre mais d'une harmonieuse élégance, la main soignée, il détaille complaisamment les alexandrins des célèbres « confrères ». Il y met le sérieux d'un prêtre sacrifiant à l'hôtel. Il accomplit un rite et s'y dévoue en conscience. Les *r* se pressent sur ses lèvres en un roulement continu. Les *e* muets, s'allongent en un *eu* qui l'oblige à faire la bouche en cul de poule, et les *a* pénultièmes se coiffent fièrement d'une multitude de circonflexes.

Parfois, entre deux poèmes, le maître critique et pose des règles aussi impeccables que celles de M. Albat sur l'art d'écrire. Il affirme la traditionnel : « Ne dites pas... mais dites... », si cher à M. Pludhun. Il dispute sur la façon dont on doit prononcer le *qui* — *ki* ou *cui* — dans certains mots ; il pérorer sur l'*l mouillé* et part en guerre contre ceux qui le confondent avec l'*y*, et disent *bouteye* pour *bouteille*, *rouye* pour *rouille*. Et, ma foi, l'excellent homme est très près de se fâcher et de dire leur fait aux méchants paroleurs.

Inutile d'ajouter que M. le maître de diction voue aux grammaires une affection respectueuse. Lhomond, Noël et Chapsal, Larousse, Kamppmann sont pour lui des demi-dieux. Il a raison, somme toute. Il considère notre langue comme un instrument de culture et il prodigue sa vénération à ceux qui s'efforcent à la fixer. Par exemple, il a la haine des néologismes, et c'est en secouant vivement sa léonine chevelure qu'il leur lance l'anathème ou les asperge de dédain. Oh ! ce sourire en parlant de ces « piêtres innovateurs » et quel mépris dans la dernière syllabe. La façon dont il prononce ce *teurs* final est toute une profession de foi.

Au demeurant le meilleur homme du monde !

Jamais cet excellent maître ne fit tort à âme vivante. Ses colères sont théâtrales et littéraires. Il a des *Haines*, comme Zola, mais elles sont platoniques. Son ambition n'est point dangereuse et se borne aux palmes académiques. Il professe dans les pensionnats de demoiselles et son attitude y est exemplaire. Son apostolat philologique lui donne un peu le calme et l'option du théologien. Il prêche volontiers.

Signes particuliers : est généralement un époux modèle et un père de famille casanier. Ses proches l'admirent ; ils le croient un grand homme. C'est aussi son opinion.

LOUIS DE LA BOUTIQUE.